

Au commencement l'Autre

(Al comienzo, el Otro)
(At the Beginning, the Other)

Zineb Ali-Benali

Université d'Aix-Marseille, UFR-LACS, 29, avenue Robert Schuman, 13621 Aix-en-Provence, Cedex 1, Francia. Tlf.: (33 0) 4 42 95 45 35. Fax: (33 0) 4 42 20 68 45

BIBLID [1132-3310 (2001) 10; 9-19]

Résumé

Le 5 juillet 1830 marque une fin et un commencement. Ce n'est pas le même événement pour les Algériens et pour les Français. Deux écrivains, Jules Roy et Assia Djebar, ont publié chacun un roman sur cette période. Jules Roy raconte l'événement, tandis qu'Assia Djebar interroge les documents de l'époque pour retrouver la voix perdue de ses aînés.

Mots-clés: Roman historique. Mémoire. L'autre. Jules Roy. Assia Djebar.

Resumen

El 5 de julio de 1830 indica el fin y el principio. No es el mismo acontecimiento para los argelinos y los franceses. Dos escritores, Jules Roy y Assia Djebar publicaron cada uno una novela sobre este periodo. Jules Roy cuenta lo que fue mientras que Assia Djebar busca, en los documentos de la época, la voz perdida de sus antepasados.

Palabras clave: Novela histórica. Memoria. El otro. Jules Roy. Assia Djebar.

Abstract

July the 5th marks both a beginning and an end. Viewed by the French and the Algerian this is definitely not the same event. Jules Roy and Assia Djebar have each narrated this fact. Whereas Jules Roy remains truthful to the occurrence, Assia Djebar questions the historical sources in order to unearth the buried voices of her ancestors.

Key words: Historical novel. Memory. The other. Jules Roy. Assia Djebar.

[...] Mais la conquête était un mal nécessaire, une greffe douloureuse apportant une promesse de progrès à l'arbre de la nation entamé par la hache. Kateb Yacine, *Nedjma*.

1. Le 5 juillet 1830, clôture et commencement

Jour de la clôture et du commencement. Clôture du temps de l'entre-soi, qui prend, au moment même où il s'achève, un goût de liberté. Les gouvernants turcs recevaient leur légitimité d'ailleurs; ils tenaient les villes et ne pénétraient à l'intérieur de nombreux territoires que par la violence; mais ils commençaient à s'enraciner dans le pays puisque

de hauts dignitaires, comme le dey de Constantine y étaient nés.

5 juillet 1830, ouverture sur l'inconnu et l'incertain. Les Français, débarqués depuis quelques jours à Sidi Ferruch, entrent dans Alger, ville ouverte. Ils n'étaient pas totalement étrangers. Certains de leurs ressortissants étaient captifs dans la capitale. Ils avaient des comptoirs sur la côte. Des Algériens avaient voyagé en France et en Angleterre. Certains, comme Boudërba¹, avaient résidé dans leurs villes, surtout dans l'*Autre* ville par excellence, Marseille. En un mot, les Français, ce n'était pas l'inconnu. Ils constituaient une figure de l'*Autre*, par rapport auquel on était soi.

5 juillet 1830, l'*Autre* est là, dans la ville bouleversée, dans la ville dont la structure va être chambardée. La mer n'est plus une protection, ni une séparation. Elle n'est même plus l'espace de la confrontation, jusque-là favorable aux Algériens. La mer n'est plus séparation. Elle est lien, et continuité pour l'*Autre*.

On peut imaginer, aujourd'hui encore, que la présence de cet *Autre*, qui se présente en étranger, depuis quelques jours à Sidi Ferruch, est comme une brûlure, celle de la perte. L'*Autre*, vainqueur, est là, sur la même terre, et bientôt dans la ville jusque-là réputée imprenable.

Pour les autres, c'est le début d'une aventure où l'on rêve de découvrir des trésors inouïs et de pénétrer dans des espaces jusque-là inimaginables.

2. Premiers textes

De nombreux écrits accompagnent et racontent ce moment de la fin et du commencement, ce qu'on a appelé *la prise d'Alger*. L'événement fondateur des temps nouveaux pour l'Algérie a d'abord été décrit par les soldats français et ceux qui les accompagnaient. On le sait, l'histoire est rarement écrite par les vaincus. Leurs voix et leurs façons de dire sont rapidement dévorées par le silence et l'oubli. Les chants de victoire ont étouffé les pleurs et les lamentations des vaincus. Pendant plus d'un siècle,

¹ Boudërba avait épousé une française. En compagnie de Hamdan Khodra, un maure comme lui, qui parle français, il viendra dans le camp français, pour négocier, au nom du dey d'Alger, les conditions de la reddition de la ville. Les deux hommes, sensibles à la modernité dont était porteuse la présence française, tenteront d'être des intermédiaires, des passeurs de gué, entre leurs compatriotes et les Français. Hamdan Khodja écrira le premier texte algérien adressé aux Français, engageant dès 1833 ce dialogue, forcé et forçant, avec l'*Autre*.

la prise d'Alger sera racontée, écrite et analysée seulement du côté français. On parlera de prise et de conquête, mais pas de résistance. Les mots aussi ont un rôle précis et nous verrons qu'Assia Djebar, revisitant ces premiers temps de l'Histoire, les remue et les retourne, comme on le fait avec les pierres des vestiges.

On gardera peu de récits du côté algérien, alors que les écrits se multiplient de l'autre côté:

Trente-sept descriptions seront publiées, dont trois seulement du côté des assiégés: celle du mufti, futur gouverneur d'Anatolie; celle du secrétaire du bey Ahmed qui vivra plus tard la servitude; la troisième étant celle du captif allemand. (Djebar, 1985: 55)

Il faudrait ajouter à l'inventaire d'Assia Djebar le poème de cet anonyme, prénommé Abdelkader, qui écrit *sous la pression immédiate des événements* (Desparmet, 1930: 225). Abdelkader, alors étudiant dans la capitale écrit:

Je suis, ô monde, sur Alger désolé! / Les Français marchent sur elle / Avec des troupes dont Dieu sait le nombre. / Ils sont venus avec des vaisseaux qui vont sur la mer en droiture. / Ce n'est pas cent vaisseaux et ce n'est pas deux cents, / L'arithmétique s'y est perdue, / Les calculateurs en ont été fatigués, / Vous auriez dit une forêt, ô musulmans! / [...] / La mort vaut mieux que la honte. / Si la mère des villes est prise, / Que vous restera-t-il, ô musulmans!²

Pour Abdelkader, l'irruption des Français est vécue comme une catastrophe, comme *une fin des temps*. On peut encore entendre, exhumée de l'écrit qui l'a préservée de la perte, sa plainte. Cette plainte est celle de tous les Algériens qui assistent à la chute de la capitale.

Le poème aura une longue carrière. Écrit à vif, dans la fêlure, ses vers gardent toute entière leur brûlure de sel quand Desparmet les recueille à son tour. L'anthropologue note que:

pendant cent ans, sur des feuilles mieux cachées que le Coran [...], il n'a cessé d'être colporté de marché en marché, partout où grondait un mécontentement, entre le tambourin et la flûte en roseau, dans le langage du meddah [...]. Notre poète aurait contribué pour sa part à la préparation de tous les mouvements insurrectionnels qui ont éclaté dans la province d'Alger depuis le soulèvement de Ben Zamoum en 1830 jusqu'à l'échauffourée de Margueritte en 1901.

² Cfr. la version recueillie par Daumas (1845: 129-144). Desparmet recueille le même poème presque un siècle plus tard. Il donne cette traduction: *Voici la fin des temps, elle nous a atteints / Elle apporte les épreuves et les malheurs / [...] / L'âge qui vient n'est autre que celui des troubles. / Les jours, mes frères, mettent de la diversité dans leurs heures / Le siècle se retourne et se détourne brusquement* (Desparmet, 1930: 238)

(1930: 225)³

Ce rôle du poète, *celui qui dit*, a déjà été dégagé par Daumas: *Depuis que nous sommes entrés en Algérie, pas une ville n'a été occupée, pas un combat n'a été livré, pas un événement capital n'est arrivé qui n'ait été chanté par quelque poète arabe* (1988: 129-144).

Ce rôle du poète est encore analysé par Jean Amrouche: *Le poète est celui qui a le don d'"assefrou", c'est-à-dire de rendre clair, intelligible ce qui ne l'est pas. [Les poètes] sont les clairvoyants et les clairchantants* (1947: 40). Ce pouvoir du poète est à l'œuvre dans ce chant sur la chute d'Alger. C'est ce qui explique son importance comme élément de *littérature nationale* (Daumas, 1988: 130).

Ce poème est le premier texte écrit par les vaincus. Il ne décrit pas, il ne raconte presque pas. Il est expression de la peine et exhortation: la fin du monde est là. L'autre n'est que le bras du Destin. On ne lui parle pas. Ce n'est pas un interlocuteur. Abdelkader n'écrit pas pour lui, mais pour sa société. L'Autre lira, et éventuellement entendra lorsqu'il prendra la peine de s'arrêter sur la place du marché, ce qui ne lui est pas destiné. Cette voix plaintive et résignée sera levain de révolte. Elle fait face à ce qu'Assia Djebar appelle *une démangeaison de l'écriture* (1985: 56), qui lui rappelle *la graphorrhée des jeunes filles enfermées de [son] enfance: écrire vers l'inconnu devenait pour elles une manière de respirer un nouvel oxygène* (Ibid.).

Abdelkader n'écrit pas vers l'inconnu. Il écrit pour lui, il écrit pour les siens. Son écriture est de l'intérieur et pour l'intérieur. L'événement, non décrit, est présenté comme marquant une césure absolue. Il est réellement séisme et fin. Il dit la clôture, c'est un trône des morts. Nous avons vu qu'il continuera de circuler, en un cheminement souterrain, repris par d'innombrables aèdes, partout où la résistance se manifeste.

De l'autre côté, les vainqueurs ne cessent de raconter. Ils décrivent le pays neuf qui s'ouvrent à leurs armes. Ils inventorient, dessinent et peignent. Ils renomment, effaçant le premier nom. Ce sont autant de chroniqueurs. Le pays et ses habitants sont, dès ce premier contact, façonnés par leurs discours croisés.

³ L'anthropologue est conscient de l'importance du texte *qui intéresse l'histoire de l'Algérie, d'abord par le sujet qu'il traite et puis par le rôle politique qu'il a rempli* (Id.: 225).

3. Le même texte, réécrit un siècle après

En 1930, c'est la célébration du Centenaire de la présence française en Algérie. Ainsi, Paul Azan ou Gabriel Esquer publient des livres sur "la prise d'Alger" (Cfr. Azan, 1930 et Esquer, 1923). Livres qui font retour sur l'Histoire: il s'agit de revisiter l'événement pour en fixer la signification et en faire un exemple. Paul Azan écrit:

L'approche du Centenaire de 1830 me fit exhumer mon manuscrit [il s'agit d'un texte sur le sujet], par suite de la demande que me fit René Doumie de donner, à la "Société des Conférences", un exposé sur l'expédition d'Alger. [...] J'ai essayé d'exposer, en leur donnant un développement proportionné à leur valeur historique et à leur intérêt didactique. (1930: II)

Par ailleurs, l'auteur réfute les accusations de pillage qui avaient été portées contre les soldats et leurs officiers, à leur entrée dans Alger, en les relativisant et en les imputant aux Juifs et aux Indigènes (Id.: 135). Ainsi, les "historiens" désignés pour la célébration travaillent le sens et aèrent l'histoire.

Ils viennent clôturer les innombrables textes qui ont jalonné la prise de possession du pays:

hymnes, odes, stances, poèmes héroïques surgiront à chacun des grands événements d'Afrique: expédition de Mascara, traité de la Tafna, les deux expéditions de Constantine (1836-1837), la défense de Mazagan, la victoire d'Isly, le désastre du marabout de Sidi Brahim. (Taillart, 1925: 443-444)

Mais peu de textes romanesques. Nous pouvons aujourd'hui relire deux textes qui reprennent l'événement fondateur. L'histoire les a situés chacun dans l'une des deux populations qui sont en contact. Il nous semble intéressant de voir comment chacun des deux écrivains fait retour sur l'histoire.

4. Jules Roy et la généalogie perdue

Les chevaux du soleil ouvre la chronique romancée, qui couvre la période de la conquête, puis l'installation et l'évolution de la famille de Bouychou et de ceux qui seront autour de lui⁴. L'écrivain explique ainsi son projet:

⁴ À la longue, j'ai vu que l'ensemble de l'œuvre se divisait naturellement en trois trilogies -la conquête, le péché de la colonisation, la révolte- chacune de trois volumes; les personnages de la conquête, les personnages où l'incompréhension mutuelle se noue et ceux où la révolte éclate. (Roy, 1970: 5)

En somme, par "Les Chevaux du soleil", je fonde la dynastie dont j'aimerais descendre. Par mon intermédiaire, des personnages se lèvent de leurs tombeaux où je ne vais plus les visiter et se mettent à exister mieux que de leur vivant. Trouvant dans leur épopée le moyen de me libérer de tout, de réveiller une mémoire engloutie et un pays que je connais bien, je chante puis saute en selle et pars au galop [...]. Je persiste à croire que, si elle est assez forte, une fiction peut rendre éclatantes des vérités encore cachées, éclairer la réalité d'une lumière qui révèle enfin les secrets [...]. (1970: 6)

Ainsi, après coup, Jules Roy donne la généalogie de son écriture: c'est la rencontre entre un écrivain et son projet, qui l'attendait. L'écriture devient alors un moyen de se sauver, *rançon* à payer. Écrire pour se libérer. L'Histoire est pesante, comment s'en libérer? En la racontant, exactement, en la laissant se raconter, en la laissant remonter des profondeurs. Écrire sous la dictée? Pas exactement. Cette voix qui remonte de loin passe à travers les mots de l'écrivain. Elle arrive à leur jointure, au creux de leur contact. Les personnages acquièrent ainsi une seconde vie, plus "vraie" que celle de leur vivant. Car la fiction peut mieux dire la vérité.

La définition du roman que donne Jules Roy semble correspondre à la définition courante du roman historique⁵. On rencontre des personnages historiques comme M. de Bourmont et les autres officiers, qui côtoient des personnages fictifs comme Bouyouchou et Passebois. Les événements qui concernent l'ensemble des personnages se sont réellement passés: l'embarquement à Toulon, la traversée, le débarquement, les premiers accrochages entre soldats français et les Algériens, l'explosion du Fort l'Empereur, les dernières tractations entre les deux armées et la reddition d'Alger.

Jules Roy ne transforme pas l'Histoire. Il reste fidèle au déroulement et à la signification des faits, tels que les historiens les ont retenus. Mais il va plus loin: il relit les documents. Ainsi, Boutin est longuement cité; c'est la référence par excellence, à la fois pour les officiers supérieurs et pour l'écrivain lui-même. Le texte de Boutin (1830)⁶ est le texte premier, qui fonctionne comme filtre entre les officiers et le réel auxquels ils sont confrontés. Le narrateur montre les militaires lisant le texte: ils se trompent en

⁵ Cfr. Lukacs (1972), Raimond (1989: 35-42) et Vindt et Giraud (1991: 9-11).

⁶ Boutin avait effectué une mission sur la côte algérienne en 1808. Il avait ramené une description très fidèle des fortifications, des particularités du paysage, des canons, etc. Le texte, décrit puis reconstitué de mémoire par son auteur, sera oublié avant d'être repris par le Ministère de la guerre pour l'expédition de 1830.

pensant que Boutin était dans l'erreur. Lectures en abyme, qui remet d'actualité les documents du passé.

Ainsi, revisiter le passé et relire les documents est un moyen d'en réactiver l'actualité. L'autre moyen de réveiller l'Histoire est l'introduction de personnages fictifs. Bouychou et Passebois appartiennent, à côté des personnages historiques pour lesquels la part référentielle reste importante, au domaine de liberté de l'écrivain. Ils vont révéler -au sens photographique du terme: rendre évident, visible, pertinent- ce qui n'est pas toujours visible chez les historiens. De plus, il s'agit de débloquent les processus de signification. Le matériau retenu et travaillé par l'histoire n'est plus figé. L'Histoire est remise en mouvement. Dans ce roman, cela tient surtout dans le croisement, et l'opposition, de discours et de conceptions différentes. D'un côté, on a le commentaire et les actions historiques et de l'autre ceux de Bouychou et de Passebois -surtout de Passebois, moins univoques. Ainsi, le premier croisement de regards et de paroles a lieu lors du débarquement. Ainsi, lorsque le sergent (le discours officiel) dit, commentant ce qu'il voit: *Un cimetière [...] Ces gens-là ne meurent pas comme nous, Bouychou revit l'enclos près de l'église, et, sans savoir pourquoi, il préféra la colline des Arabes* (1967: 233).

C'est encore Bouychou qui, avec ses réactions de paysan frustré, introduit une autre façon de vivre ce qui se passe. *Il éprouva soudain un sentiment de terreur: sans le savoir, il était avec des fous* (Id.: 253). Il pose par ailleurs la question: *Qu'est-ce qu'on est foutu ici, Passebois?* (Id.: 113)

Mais c'est surtout Passebois qui porte un autre discours. Il est venu parce qu'il ne pouvait pas faire autrement. Alors que tout le monde s'habitue à ce qui se passe, lui refuse. *Tu es comme eux*, dit-il à Bouychou [...]. *Tu gueules, mais il te faut des Arabes* (Id.: 161). Il refuse de rejeter dans une extranéité radicale le pays où il arrive. Il reconnaît des plantes, comme l'agave; les cigales y chantent...

Ses propos, détonant dans le discours ambiant, sont relayés et relancés par la voix narrative: *On aurait dit que l'armée se vengeait sur les Arabes de toutes les souffrances endurées. En fumée, les nobles proclamations de M. de Bourmont réclamant le respect du bien d'autrui et des personnes!* (Id.: 249).

Les discours différents se croisent. À la différence du général Azan qui revisite

l'histoire pour consolider les significations et réfuter d'avance les éventuelles critiques, Jules Roy réintroduit une relativité qui trouble les valeurs qui ont été affectées aux événements. En remontant à ce temps du commencement, l'écrivain ébranle les évidences. Ce qui se passe et qui va se passer est également présenté de l'Autre côté, du côté algérien: *Alger s'éveilla dans la panique, les yeux levés vers un volcan* (Id.: 280). Il donne le point de vue du dey Hussein: *que la France eût mobilisé de pareilles forces pour venger un honneur aussi douteux lui paraissait inconcevable* (Id.: 307).

Cette attitude, qui consiste à faire entendre l'autre voix, se retrouve dans la description de la première co-présence dans la ville ouverte. Là encore, le commentaire narratif est intéressant:

Quant à l'armée, elle se conduisait bien car personne ne la provoqua. À vrai dire, on parut l'ignorer. Aux regards avides qu'elle jetait parfois et, parfois, à ses saluts, répondait le néant. Les gens qui la croisaient paraissaient aveugles. (Id.: 320)

Ce premier contact annonce déjà la future circulation des regards et des paroles: les nouveaux arrivants investissent l'espace. Ils sont une présence massive, et armée, un regard multiple et uniforme, et une parole. L'Autre, qui doit partager un espace dont il sera refoulé sur les marges, se fait sourd et aveugle. Il soustraira au regard étranger l'intérieur de sa maison et ses femmes.

Ainsi, comme il le précisait lui-même, Jules Roy remonte aux commencements des choses: Cette Chronique algérienne est une entreprise de construction généalogique. Il remonte aux sources de sa présence sur cette terre, mais refait autrement l'histoire. Il réintroduit une relativité qui remet en cause le monologisme de l'histoire coloniale. Il s'écrit lui-même avec l'histoire et y introduit tout ce qui est *la vie*, comme il le dit lui-même: une sorte de tremblement de ce qui deviendra certitude.

5. En quête des voix perdues

Assia Djebar à son tour revisite ce premier temps. Elle procède comme Jules Roy et fait retour sur les mêmes événements. Mais son écriture est autre. En fait, elle ne réécrit pas, mais relit et commente. Son livre est à la rencontre de plusieurs textes, de plusieurs narrations, qui se croisent, se répondent et tiennent en un équilibre fluctuant dans cet espace périlleux qu'est le livre. L'auteur décrit -plus qu'il ne réécrit- la mise en texte de

ce premier temps de la confrontation. On peut constater que tout commence par la circulation des regards. Tout commence par le *premier face à face*. *La ville paysage toute en dentelures et en couleurs délicates, surgit dans un rôle d'Orientale immobilisée en son mystère* (Djebar, 1985: 14).

Puis, très rapidement, la narration (il s'agit de la partie historique et non de la partie autobiographique) devient narration d'une autre écriture, celle des premiers scribes français. Elle dresse la scène dans laquelle un homme écrit: *Amable Maltera regarde la ville qui regarde. Le jour même il décrit cette confrontation, dans la plate sobriété du compte rendu [...]. À mon tour j'écris dans sa langue, mais plus de cent cinquante ans après* (Id.: 15-16).

Assia Djebar écrit pour interroger le silence, pour dire ce qui n'a pas traversé le temps, rêver ce qui n'a pas été dit:

- Je me demande [...] si le dey Hussein est monté sur la terrasse de sa Casbah, la lunette à la main. [...]
- Je m'imagine, moi, que la femme de Hussein a négligé sa prière de l'aube et est montée sur la terrasse.
- [...] que se disent les femmes de la ville, quels rêvent d'amour s'allument en elles, ou s'éteignent à jamais, tandis qu'elles contemplant la flotte royale qui dessine les figures d'une chorégraphie mystérieuse?... (Id.: 16)

L'écrivain exhume du temps continu et figé de l'Histoire des instants, des articulations temporelles, juste avant le bouleversement et la mutation qui s'annoncent. Elle fait la chronique de ces moments fugitifs, avant la chute, et pendant la chute. Elle se fait comptable du temps qui passe ou qui reste à vivre: *4 juillet, 10 heures du matin* (Id.: 43) - *Il est environ deux heures de l'après-midi - Une heure après - Pour l'instant* (Id.: 52).

En même temps, elle montre les écrivains de ce moment en train de noter. Elle devient archiviste des écritures. Elle les dénombre et les répertorie. Elle relit, relie, aère, retourne les blocs récitatifs. Pour en montrer la part absente. Elle rend absent alors possible l'*Autre* récit⁷, à partir d'un changement de perspective, pour *laisser les chuchotements immémoriaux remonter, généalogie sanguinolente* (Id.: 58).

Comme Jules Roy, elle fait retour sur le passé, mais ne le parcourt pas tel qu'il a

⁷ Assia Djebar avait un projet de roman: *La fin du royaume d'Alger* (Hornung et Ruhe, 1998: 99).

été fixé par les historiens. Elle le prend à rebours, en son négatif. Elle peut rendre possible le dire d'une autre histoire, celle des vaincus, telle qu'ils ne l'ont pas racontée. Elle est la voix qui dira le trône des morts, juste avant la mort et dans la mort même, dans ces noces sanglantes avec l'autre. *Les yeux de la langue* (Hornung et Ruhe, 1998: 97), l'expression est de l'auteur: c'est à travers les mots des chroniqueurs français, c'est obligatoirement à travers ces mots, qu'elle fait retour sur l'histoire. Ce sont leurs mots qui lui permettront de voir, c'est-à-dire de reconstruire une scène et de l'animer. Elle montre une antériorité irréductible: l'Histoire est définitivement habitée par les voix des Français. Elle peut rêver l'autre récit, mais à partir de ce qui est resté...

Conclusion

Les deux textes, celui de Jules Roy qui semble entrer dans la catégorie "roman historique" et celui d'Assia Djebar qui tient plus de la rêverie telle que la concevait Bachelard (rêverie devant et à partir...), sont des retours vers le temps inaugural du 5 juillet 1930. Chacun trace, à sa façon une généalogie, la sienne. Voix du silence ou voix possibles, rêves d'un autre contact...: chacun à sa façon dit une autre histoire. Chacun est porteur d'une relation à la terre.

Références bibliographiques

- AMROUCHE, Jean (1947) *Chants berbères de Kabylie*, Paris, Éd. Charlot.
- AZAN, Général Paul (1930) *La prise d'Alger*, Paris, Plon.
- BOUTIN, Vincent-Yves (1830) *Aperçu historique, statistique et topographique sur l'État d'Alger, à l'usage de l'Armée expéditionnaire d'Afrique, avec plans, vues et costumes, publié sur ordre de S. E. le Ministre de la Guerre*, Paris, Ch. Picquet.
- DAUMAS, Eugène (1845) *Mœurs et coutumes de l'Algérie. Tell - Kabylie - Sahara*, Paris, Hachette, (1988) Paris, Sindbad, avec une introduction d'A. Dieghoul.
- DEJEUX, Jean (1982) *La poésie algérienne de 1830 à nos jours*, Paris, Publisud.
- DESPARMET, J. (1930) "L'entrée des Français à Alger par le cheikh Abdelkader", *Revue Africaine*, LXXI, (342-343), pp. 225-256.

- DJEBAR, Assia (1980) *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Éd. des Femmes.
- DJEBAR, Assia (1985) *L'Amour, la fantasia*, Paris, J. C. Lattès.
- DJEBAR, Assia (1991) *Loin de Médine. Filles d'Ismaël*, Paris, Albin Michel (1994).
- ESQUER, Gabriel (1923) *Les commencements d'un empire. La prise d'Alger (1830)*, Paris, Champion, Alger, L'Afrique latine, (1929).
- HORNUNG, Alfred et RUHE, Ernestpeter, (éds.) (1998) *Postcolonialisme & autobiographie. Albert Memmi, Assia Djebbar, Daniel Maximin*, Amsterdam, Atlanta, Studies in comparative literature 20.
- JULIEN, Charles-André (1979) *Histoire de l'Algérie contemporaine I: la conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*, Paris, P.U.F.
- KHODJA, Hamdan (1833) *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, traduit de l'arabe par H. D. orientaliste, Paris, Goetschy (1985), Paris, Sindbad, avec une introduction d'A. Djeghloul.
- LUKACS, Georges (1972) *Le roman historique*, Paris, Payot.
- RAIMOND, Michel (1989) *Le roman*, Paris, Armand Colin.
- ROY, Jules (1967) *Les Chevaux du soleil: Chroniques d'Alger*, Paris, Grasset.
- ROY, Jules (1970) *Le Maître de la Mitidja*, Paris, Grasset.
- TAILLART, Charles (1925) *L'Algérie dans la littérature française*, Paris, Éd. Champion.
- VINDT, Gérard et GIRAUD, Nicole (1991) *Les grands romans historiques*, Paris, Bordas.